



CHARLOTTE WALICORA EST DOCTEUR ÈS HISTOIRE DE L'ART

APRÈS LE SILENCE DES PEINTRES*, LE SILENCE DE PHILIPPE DAGEN...

Le 27 novembre 2008, le journal *Le Monde* entrait en kiosques. À l'intérieur, dans la rubrique « Débat », un article intitulé « Le triomphe des cyniques », allait faire grand bruit.

Les historiens d'art ont des responsabilités morales. Ils sont universitaires, chercheurs, scientifiques, bien souvent agents de l'État. Dans ce cas, ils doivent, à mon sens, se soumettre au devoir d'objectivité et de mémoire des historiens. Restituer, pour la mémoire collective, une histoire établie par l'analyse des faits historiques et déchargée de tout intérêt personnel. Éviter la téléologie, ce que notre époque a eu le don de systématiser. Que se passe-t-il lorsqu'un historien d'art discourt régulièrement sur l'actualité au gré des vents et des commandes? Le fond peut paraître absent. Mais surtout, le métier d'historien d'art et le travail des chercheurs, la déontologie des historiens se voient décredibilisés auprès du grand public. Il y a, en France, un malaise profond et un débat sur les raisons qui poussent les décideurs publics et les critiques surmédiatisés à n'avoir depuis trente ans, sélectionné, retenu qu'une seule part de la création dans notre pays. Conséquence : échec de l'art français en termes de visibilité internationale. Ce débat a été récemment réanimé en grande pompe. Le 27 novembre 2008, dans la rubrique « Débat » du journal *Le Monde*, un article intitulé « Le triomphe des cyniques », signé Olivier Jullien, agrégé, plasticien, conférencier en histoire de l'art à l'École normale supérieure. Objectif : dénoncer l'indépendance des démarches des Jan Fabre, Damien Hirst et Jeff Koons, le « peu d'articles critiques et [le] peu d'auteurs pour chercher à décoder cette inflation de moyens comme les principes de quantité et du spectaculaire ». Il y déplorait par ailleurs « la complaisance des conservateurs » des lieux, qui ouvrent leurs palais à des faiseurs, quand ils ont le soutien des grands argentiers, Pinault par exemple ». La référence à l'exposition versailles de Jeff Koons et à Jean-Jacques Aillagon était claire. Enfin, Jullien rappelait la mort dans l'indifférence de deux peintres français, Dubuffet et Rebeuryolle. L'article d'Olivier Jullien a tout à coup excité les esprits de la dissidence française qui, quelques jours plus tard, ouvraient le débat via Internet, évoquant ce que tous appellent désormais l'« affaire Jullien ». Dans les blogs, dans nos boîtes mails, les commentaires fusent de toutes parts. Face à l'art, fondé en 2000 par les peintres Marie Sallantin, Pierre-Marie Ziegler et Franck Longelin, est le premier site (www.face-art-paris.org) à relayer l'information. Olivier Jullien répondra sur le blog *Débat sur l'art contemporain* (<http://debat-art-contemporain.blogspot.com/>), animé et créé par Michel de Caso en 2007. Il se passe enfin, et tous s'accordent pour le dire, quelque chose d'important. Y aura-t-il un avant, un après

« l'affaire Jullien »? Mais surtout, c'est la première grande question, par quel miracle son papier a-t-il été imprimé et publié dans *Le Monde* du 27 novembre? Pour la direction du journal, le fait que « Le triomphe des cyniques » ait été publié dans les pages « Débat », désengage le quotidien d'une prise de position. Mais l'article a été publié et ce qu'il dénonce, défend, prolonge (officialise?) est une pensée préexistante dont Jean Clair, tout d'abord, Jean-Philippe Domecq, Aude de Kerros (*L'Art caché. Les dissidents de l'art contemporain*, 2007), Christine Sourgrins (*Les Mirages de l'art contemporain*, 2008), et le journaliste Laurent Danchin (*La Fin de l'apartheid. Pour un art postcontemporain*, 2008) sont les tenants, fondateurs et relayeurs « de l'ombre » depuis des années. Le problème est qu'avant l'« affaire Jullien », on ne s'est pas gêné pour les taxer de réactionnaires fascisants, phénomène qui consistait, depuis plus de vingt ans, à les isoler et à les taire en ne relayant pas leurs prises de position critiques pour une simple raison : ce sont les dérivés de la culture Lang qui'ils n'ont eu de cesse de dénoncer. Olivier Jullien reprit tout à coup leur discours, un discours préexistant, et devint une sorte de « messie » pour tous. Alors, par qui l'article d'Olivier Jullien est-il passé avant publication? Par Gérard Courtois, responsable éditorial de ces pages. Contacté pour une interview, il ne répondra pas. Après enquête dans le milieu de l'art vivant, ce qui intéresse davantage les artistes et leurs représentants, est de savoir ce qu'en pense monsieur Philippe Dagen qui, en tant que critique d'art au journal *Le Monde* (mais avant tout en tant que professeur des universités titulaire de chaire à l'université Paris-I), détient une position dominante sur l'opinion générale (puisque le système est ainsi fait). Je voudrais donc connaître son sentiment sur cet article, mais pour lui, m'explique-t-il dans un mail du 7 décembre 2008 : « Le peu que je connais de cette affaire me donne à penser qu'il ne s'agit que d'un nouvel épisode de la vieille tragi-comédie du ressentiment et du râteau si propre à l'art français depuis un demi-siècle. Je n'ai donc assurément aucun désir de m'en mêler. » Je reste persuadée que Philippe Dagen, chantre du modernisme et des avant-gardes à tout prix, a un avis. J'insiste pour une raison d'ordre déontologique, liée au respect de notre discipline et de notre statut commun de chercheur : « Je vous prie de bien vouloir m'excuser de répondre à votre réponse. Lorsque vous parlez de "tragi-comédie" et de "râteau si propre à l'art français depuis un demi-siècle", il me semble bien que vous ayez un avis sur cette

question, qu'il me faut hélas décoder. En tant que professeur des universités, historien d'art (pardonnez-moi, mais ma génération croit encore et plus que jamais au devoir de mémoire et d'objectivité des historiens), en tant que journaliste, critique d'art au journal *Le Monde*, et en tant que Philippe Dagen, signature largement diffusée (comme vous le savez, très souvent attendue, espérée... dans le milieu de l'art vivant), vous vous doutez bien que tout ce petit monde de l'art souhaitera tôt ou tard entendre ce que vous avez à dire sur ces questions. Il ne s'agit pas, à mon sens, de "tragi-comédie" même si le ressentiment est là et bien là, lié à une profonde déception des artistes vivants et de leurs défenseurs, notamment les peintres et sculpteurs nés entre 1928-1938, génération véritablement passée à la trappe. Il s'agit aujourd'hui encore d'un débat qui possède ses fondements et ces fondements sont des faits, actés, marqués, dans le temps. [...] Il ne s'agit pas, contrairement aux apparences, de définir ce qui est de l'art, ce qui n'en est pas. Il s'agit de comprendre et de savoir pourquoi les institutions françaises publiques, les journaux, les critiques, qui ont un réel pouvoir de diffusion, de rayonnement, de visibilité internationale, n'ont retenu de ce demi-siècle dont vous parlez qu'une part de l'art et de la création qui s'imagine dans notre pays. Il s'agit aussi de la disparition de la peinture des champs de visions collectifs. Vous ne pouvez assurément nier qu'il s'agisse ici d'une comédie... En revanche, vous avez raison, il y a bien "râteau". Mais d'où vient-il? Vous évoquez "l'art français" dans votre réponse. Cela signifie-t-il que selon vous, c'est l'art (sa nature? sa qualité? par rapport à qui? à quoi?) qui est à remettre en cause? Par conséquent, les artistes vivants? Ne croyez-vous pas qu'il y a autour des artistes bien des rouages qui agissent pour eux? [...] » Ce mail du 8 décembre restera sans réponse. Poursuivant l'enquête, je découvre tardivement (*mea culpa*), que le 1^{er} octobre, Philippe Dagen précédait Olivier Jullien dans les pages « Culture » du *Monde*, dans un article intitulé « L'art, entre provocation et cynisme ». Il y dénonçait les mêmes dérives qu'Olivier Jullien, en ignorant toutefois la situation de l'art français. Pourquoi tant de vagues avec Olivier Jullien alors que tous ignorent Philippe Dagen? Parce que pour une fois, avec Olivier Jullien, deux noms de peintres français morts dans l'oubli étaient cités, le systématique « réac' facho » dont on affuble les « mécontents » était dénoncé, enfin les décideurs français étaient timidement mis en cause, ce que Philippe Dagen ne fit et ne fera bien évidemment pas, le tout dans le quotidien *Le Monde*. Jullien ouvrait donc une brèche dans laquelle Dagen a admirablement évité de s'introduire. J'aurais aimé le lire relevant les couillonnades hilarantes des conservateurs des grandes institutions publiques françaises : expositions reprenant le tissu des avant-gardes exclusives, ou présentant des artistes vivants mais étrangers, c'est à-dire ne vivant et ne travaillant pas en France. En revanche, Dagen et Jullien se sont accordés pour dénoncer l'indépendance des acteurs du marché international de l'art et le non-sens des œuvres extraordinairement cotées, notamment celles de Damien Hirst et de Jeff Koons. Le point fort de l'article de Philippe Dagen est son populisme sur fond de crise financière. Voilà un Philippe Dagen visiblement gêné par Charles Saatchi et les investisseurs internationaux... Mais je crois que le fait que notre ministère et que la mairie de Paris girardisée dépensent autant d'argent pour le club des quatre – Buren, Calle (combien a coté la cabine téléphonique installée sur le pont le moins piétonnier de Paris, du Garigliano?), Messager, Boltanski – ne le gêne pas plus qu'Olivier Jullien. Inutilité des discours de l'un et de l'autre. D'autre part, Philippe Dagen finira par une petite leçon en rappelant, évoquant l'Art, le grand, « le vrai », celui qui, selon lui, « donne à sentir et à penser », en citant « Rembrandt ou Picasso, Titien ou Bacon », un peu plus loin « Manet, Cézanne ou Matisse », encore plus loin « Duchamp, les dadaïstes, les surréalistes ». Évidemment... Soupir... Voici le 30 % légal des noms inscrits aux index de tous les

ouvrages généraux écrits et publiés par Philippe Dagen depuis des décennies, moderniste par excellence, relayeur de la politique esthétique inaugurée par Jean Cassou en 1947, dans le cadre de l'ouverture du musée national d'Art moderne. Je ne peux toutefois que souscrire aux choix de Philippe Dagen, acquiescer sur l'excellence des peintres qu'il a l'habitude de citer et assurément pas assez valorisés chez nous. Pablo Picasso est d'ailleurs celui dont la fortune critique est ici la plus faible. Pour cette raison, monsieur Dagen a écrit et publié, avant les fêtes de fin d'année 2008, un ouvrage intitulé *Picasso* dans la catégorie « Beaux Livres » de l'éditeur Hazan. Dans un pays où un très grand nombre d'artistes de toutes nationalités et de toutes catégories s'estiment privés de visibilité par le système sélectif des coteries que monsieur Dagen relaye régulièrement, il est étonnant qu'un historien d'art puisse, dans des monographies, en « défendre » certains, monographies qui émanent souvent de commandes privées. Et que ce même historien d'art, lorsqu'il est en situation de pouvoir dans la presse, leur refuse la visibilité qu'ils méritent, celle des autres qui, parce que le système est ainsi fait, n'existent tout simplement plus. Dans un pays où la création est restée une réalité vivante d'une richesse insoupçonnée, n'y a-t-il pas d'autres sujets pour l'historien d'art que le portefeuille de monsieur Saatchi? Le paradoxe est que, sous couvert d'une position universitaire qui cultive l'élitisme, et où il est de bon ton de condamner le rôle de l'argent dans l'accession à la reconnaissance de quelques artistes, les choix de monsieur Dagen rejoignent souvent ceux du système des grandes institutions, elles-mêmes à la remorque des grandes galeries internationales et du marché de l'art. Il réussit ainsi à convaincre le lecteur du *Monde* que rien ne saurait exister en dehors du marché et devient un agent loyal d'un système qu'il dénonce. Il me semble, Monsieur, et pour finir, que vous peinez à reconnaître les travaux de vos collègues universitaires, que vous ne pouvez ignorer (puisque les professeurs titulaires de chaire en histoire de l'art contemporain – peu nombreux – sont associés en collègue). Ces collègues de l'ombre font l'effort de compléter vos ouvrages conservateurs et rétrogrades, défrichent des terrains vierges qui n'ont, hélas, aucune visibilité. Vous achevez votre article en comparant la démarche de Hirst, Koons, et les frères Chapman aux artistes « pompiers » d'autrefois : « On sait ce qu'il reste de ces fournisseurs des grands de ce temps-là, Gérôme, Meissonnier et leurs émules : à peine plus que les noms. » Cet amalgame trans-historique est d'une effrayante malhonnêteté. Il me semble que « ces émules », c'est l'envers d'un décor et d'un sujet, celui du doctorat d'État de votre collègue François Robichon, *La peinture militaire française sous la III^e République*. À l'époque du dépôt de sujet (1982), il était passé pour un extrême droïtiste militariste fascisant, alors que ce véritable sujet de peinture et d'histoire a fait émerger la grâce et le talent de peintres honteusement et délibérément enterrés par votre génération, à l'étrange et permanent droit de cité, comme le monumental, éminemment peintre et généreux Édouard Detaille. Alors, monsieur Dagen, quand vous parlez de « tragi-comédie » et « de râteau si propre à l'art français », n'avez-vous pas le sentiment d'y avoir quelque peu contribué, dès lors que dans vos articles et ouvrages généraux, ou monographiques, n'ont droit de cité que les artistes d'une histoire officielle des arts au XX^e siècle? Ne sortant qu'accessoirement des sentiers battus pour répondre à des commandes privées, triées sur le volet.

C. W.
ILLUSTRATION DE DENIS POUPEVILLE

* Philippe Dagen, *Le Silence des peintres, les artistes face à la Grande Guerre*, Fayard, 1996

N.D.L.R. : Monsieur Philippe Dagen a été informé de la parution de cet article et à l'heure où nous imprimons, il n'a pas encore souhaité y répondre.